Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2003)

Heft: 1-2

Artikel: Journal de ces temps difficiles : histoire et statut d'un texte à la charnière des genres

Autor: Maggetti, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870173

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JOURNAL DE CES TEMPS DIFFICILES: HISTOIRE ET STATUT D'UN TEXTE À LA CHARNIÈRE DES GENRES

Au début de la Première Guerre mondiale, Ramuz publie dans *La Semaine littéraire* un « Journal de ces temps difficiles », qu'il intégrera à la fin de sa carrière à son *Journal*. Cet article présente les circonstances d'écriture de ce texte, puis cherche à le caractériser, en s'interrogeant sur son statut générique et en le reliant à d'autres pans de l'œuvre ramuzienne.

Les circonstances

Fin mai 1914, une page se tourne pour Ramuz : il quitte Paris et s'installe dans le canton de Vaud. Père d'une petite fille de neuf mois, l'écrivain revient dans son pays pour des raisons avant tout matérielles ; bien qu'il ne s'épanche guère sur le sujet, cette rupture lui pèse. Comme il le dira dans *Le Grand Printemps*, « on n'a pas eu le temps de savoir vraiment pourquoi on était revenu[1] »: c'est que, deux mois plus tard, la guerre éclate, le laissant passablement désemparé. Versé dans les services complémentaires, c'est-à-dire non mobilisé, empêché par la nature des circonstances de prendre la plume d'une manière qui lui semblerait adéquate[2],

---

[1] Charles Ferdinand RAMUZ, *Le Grand Printemps*, *Œuvres complètes*, Lausanne : Mermod, 1941, vol. IX, p. 18.

[2] Voir la lettre qu'il adresse à Paul Budry le 5 août : « [...] tout semble *périmé*. Je lis une "nouvelle Revue française" du mois d'avril, comme on lirait un fabliau du moyen-âge. Toute espèce de style semble un pauvre artifice déplacé. » (*C. F. Ramuz, ses amis et son temps*, Lausanne-Paris : La Bibliothèque des Arts, 1967-1970, désormais abrégé *RAT*, vol.V, p. 219.)

Ramuz, tout juste installé au Treytorrens, près de Cully, cherche alors une voie pour participer au grand drame collectif qui secoue le continent. Dès le 23 août, il se tourne à cet effet vers Gonzague de Reynold, qu'il imagine mieux placé que lui, parce que plus proche des milieux politiques :

> J'ai eu beau me faire inscrire dans différents « bureaux » auxquels on m'avait adressé, je n'ai pas encore trouvé d'occupation. D'autre part, comme bien vous pensez, la « littérature » chôme singulièrement ces temps-ci.[...] Ce que je voudrais, c'est être utile, et puis surtout savoir et voir quelque chose[3].

Le « programme » de Reynold ne se fait pas attendre. Le 26 août, le Fribourgeois propose à Ramuz des manières de réagir :

> [...] vous et moi, nous pouvons et devons servir la patrie et l'armée comme écrivains. [...] Alors, voici la « combine »:
> [...] Je vais écrire en notre nom au Conseiller fédéral Decoppet [...]. Nous irons à Berne au premier signal, vous et moi [...]. Nous lui dirons notre intention de servir ; [...] nous nous offrirons d'aller faire [...] des conférences, des causeries, de la lanterne magique. Nous lui dirons aussi notre intention d'écrire, après la guerre, quelque chose sur la mobilisation et l'armée suisse [...]. Nous lui demanderons de nous faciliter notre tâche en nous munissant de cartes de légitimation, laissez-passer et sauf-conduit[4].

Plus que réticent face aux idées de son confrère, Ramuz le laisse cependant poursuivre ses démarches[5]. Au moment où il faudrait se rendre d'urgence à Berne, le 28 août, le Vaudois est à Saint-Maurice, en Valais, auprès de Paul Budry, qui y sert en tant que premier lieutenant : excursion d'une journée, qui permet à l'écrivain de voir de près les conditions dans lesquelles se déroule la vie des soldats. Pendant ce temps, Reynold sollicite Decoppet, mais, n'obtenant rien de lui, il échafaude un autre plan : partir au front et en rapporter un reportage pour *La Semaine littéraire*, l'hebdomadaire genevois auquel aussi bien lui-même que Ramuz ont souvent collaboré. Le directeur de la revue, Louis Debarge, n'avancera finalement pas tout l'argent que Reynold espérait, mais il se déclare prêt à publier les textes : l'affaire est donc

---

[3] À Gonzague de Reynold, 23 août 1914, *C. F. Ramuz. Lettres 1900-1918*, Lausanne : La Guilde du Livre et les Éditions Clairefontaine, 1956, désormais abrégé *L*, p. 324.

[4] Gonzague de Reynold à Ramuz, 26 août 1914, *RAT*, V, p. 220-221.

[5] Voir sa lettre du 27 août, *L*, p. 325.

arrangée. Le 22 septembre, Ramuz prend le train pour Berne; Reynold le rejoint à Fribourg et, après une entrevue avec l'adjudant général Brügger dans la ville fédérale, le voyage se poursuit, par Bienne, jusqu'à Delémont. Ce sera ensuite la vallée de la Birse, l'Ajoie — jusqu'à Boncourt, tout près de la gare française de Delle —, puis Bâle, Soleure et retour par Berne. Le tout durera huit jours. Le 1er octobre, Ramuz, réinstallé chez lui, commence à rédiger le texte qu'il destine à *La Semaine littéraire*. La première livraison est adressée à Debarge le 6 octobre; sous le titre « Journal de ces temps difficiles », le « reportage » de Ramuz commencera à paraître le 10 octobre dans la revue, qui en publiera encore sept extraits (le dernier sera inséré dans le numéro du 16 janvier 1915)[6]. Les « Pages des Temps héroïques » de Reynold ne comprendront quant à elles que deux textes, « Landwehr paysanne » (publié le 17 octobre) et « L'Unité stratégique de la Suisse » (publié le 14 novembre).

Contenu, écriture, datation

Le « Journal de ces temps difficiles » que Ramuz donne à *La Semaine littéraire* est dûment daté, conformément au genre explicité dans le titre; les pages s'égrènent du 31 juillet au « milieu d'octobre 1914 ». La période vécue en compagnie de Reynold n'est donc pas seule relatée: Ramuz commence par évoquer un certain nombre de manifestations visibles de la guerre à ses débuts, puis donne le compte rendu de la « sortie » à Saint-Maurice, avant de passer à la chronique de la semaine aux frontières et de conclure par des considérations sur le « retour au pays ». En 1941, en leur apportant quelques modifications, Ramuz reprend ces contributions dans le t. VIII de ses *Œuvres complètes* chez Mermod: précédées du sous-titre « Journal de ces temps difficiles », elles sont insérées à la fin des « Fragments de journal (1909-1914) » sur lesquels s'achève ce volume. Les éditions successives du *Journal* sous forme d'ouvrage séparé — à commencer par celles de Mermod en 1941 et 1943, puis par celle de Grasset en 1945 — vont toutes reprendre cette organisation, conférant ainsi au « Journal de ces temps difficiles » le statut de texte appartenant de plein droit à l'écriture diaristique.

---

[6] Les dates de parution des parties intermédiaires sont le 24 octobre, les 7 et 28 novembre, le 12 décembre, les 2 et 9 janvier.

Ramuz aurait-il publié des pages d'un carnet où il aurait noté, pendant ces mois cruciaux, ses agissements et les réflexions que lui inspirent les événements ? De toute évidence, ce n'est pas le cas. De nombreuses mentions prouvent, dans sa correspondance, que le texte envoyé à *La Semaine littéraire* a été mis au point, ou même, pour la dernière partie, rédigé en entier après le retour de Bâle, et pour tenir la promesse faite à Debarge. Quelques dates présentes sur le manuscrit — auquel nous reviendrons — appuient cela : après le récit de la première journée de voyage avec Reynold, par exemple, on trouve la mention « 25 oct 14 », qui situe la date d'écriture plus d'un mois après les événements racontés. Il est possible, au demeurant, que Ramuz ait pris des notes sur le vif pendant ses déplacements ; un mot griffonné sur la page arrachée d'un calepin[7] et destiné à Reynold plaide pour cette hypothèse, qui en reste cependant une, étant donné qu'il n'y a pas de trace de ces notes éventuelles dans les archives de l'écrivain à la Muette. « Journal » tout au moins recopié, voire composé rétrospectivement, le « Journal de ces temps difficiles » se trouve ainsi quelque peu en porte-à-faux par rapport aux définitions génériques habituelles. Un examen plus attentif du texte vient encore accentuer cette impression.

Pour être régulière, la datation des séquences de ce « journal » n'est pas pour autant continue : aucune notation ne concerne par exemple les semaines qui précèdent immédiatement le voyage à Berne et dans le Jura. Journal elliptique, donc : mais cette caractéristique se retrouve également dans nombre de journaux connus, et ne peut être considérée comme un argument disqualifiant. Un élément qui, en revanche, tranche avec la nature de ce type de texte est l'insertion de passages non datés et précédés d'un titre : « Les prodiges » (placé entre le 3 et le 9 août), « Interrogations sur le "devoir présent" » et « Une gare » (entre le 16 août et fin août), « Tir de combat », « Qualité des hommes » ou « Postes de landsturm », intercalés entre les notations consacrées au voyage le long du Jura, se donnent d'emblée, à cause du titre, comme des

---

[7] Il s'agit d'un feuillet conservé dans le fonds Gonzague de Reynold des ALS de Berne. Il porte au recto des traces de comptes au crayon, ainsi que l'adresse « Monsieur / Gonzague / de / Reynold »; au verso, une phrase en allemand, qui laisse imaginer que les deux amis sont alors en territoire germanophone : « Lieber Freund / Ich gehe zu einem Spazier und / werde ich bald wieder um Ihnen / meine Morgengrüsse zu / praesentieren / Also / C. F. R. »

espaces de réflexion dirigés par une intention, si ce n'est argumentative, du moins d'illustration d'un thème préfixé venant canaliser les observations qu'il précède. Dès lors qu'il se présente non pas comme ouvert à l'enregistrement des événements, des sensations et des considérations qui surviennent, non pas donc comme un lieu de complète disponibilité, mais comme un espace affecté d'entrée à un discours dont le dénominateur est explicitement affiché, le texte n'est plus tout à fait conforme aux catégories du journal proprement dit. Cet écart trahit une manière de retrait, ou de distance, difficilement compatible avec la forme diaristique, censée être rythmée par la scansion du temps qui s'écoule : les passages que nous venons de citer marquent l'interruption de la narration d'événements au profit de la réflexion, et s'éloignent aussi de ce qui est le propre du journal, à savoir le lien direct avec le vécu de l'auteur, puisque l'univers référentiel auquel ils renvoient n'est parfois qu'à peine rattaché à l'expérience immédiate de l'auteur-narrateur. Pour ce qui est de cette relation-là, fondatrice du genre même, l'analyse révèle du reste que Ramuz n'a pas fait preuve de beaucoup de scrupules. La confrontation entre les dates « historiques » des événements racontés, telles que l'on peut les déduire des échanges épistolaires de l'écrivain, et les dates qui les introduisent dans le « Journal » montre en effet que ce dernier ne procède pas de manière systématique. Alors que des faits tels que le premier jour de guerre, la visite à Saint-Maurice ou le départ de Delémont sont introduits par la mention du jour correspondant à la date effective de leur déroulement, une partie de l'évocation de Bâle (où Ramuz et Reynold ont rapidement séjourné fin septembre) est introduite par la date du 5 octobre. S'agirait-il alors de la date d'écriture — ce qui resterait dans les normes du journal, en dépit de l'ambiguïté provoquée par le mélange, dans la même série d'« entrées », et sans précisions, de deux types de renvois temporels ? Ce n'est pas le cas non plus : comme le montre l'examen du manuscrit, la date du 5 octobre, quoique proche de la date d'écriture du morceau, ne coïncide pas avec elle[8]. Cet élément est problématique en matière de pacte de lecture implicite et d'inscription générique du texte. Alors que

---

[8] Sur le manuscrit, le passage que *La Semaine littéraire* date du 5 octobre est daté du 3 octobre ; ce décalage de deux jours s'observe déjà avec une séquence précédente, datée du 1er octobre sur le manuscrit, et du 3 octobre dans la série d'articles.

Ramuz adopte en apparence les conventions du journal, ce qui pousse le lecteur à croire à la nature autobiographique des faits relatés et à se fier à l'exactitude du récit, censé être, si ce n'est simultané, du moins rédigé dans un temps proche des événements, il a en réalité pris des libertés par rapport à la « vérité historique », ne se souciant guère, semble-t-il, de l'exactitude de sa datation. Rien ne trahissant cependant le fait que nous ne nous trouvons pas dans une chronique scrupuleusement tenue (presque) au jour le jour, les conséquences peuvent être assez étonnantes pour qui se fierait à l'authenticité autobiographique de ces pages : ainsi, lorsque Gonzague de Reynold, dans ses *Mémoires*, s'en remet à la précision des notations de Ramuz pour dater leur fameuse escapade en commun, il se trompe (forcément), et transforme un voyage de huit jours en un voyage de quinze[9]...

Ce quiproquo est emblématique du statut pour le moins hybride du texte de Ramuz : une caractéristique sur laquelle l'écrivain semble avoir joué sciemment, parce que la forme du journal lui convenait à ce moment-là mieux qu'une autre, pour des raisons que nous tâcherons de préciser. On peut *grosso modo* séparer l'ensemble du « Journal de ces temps difficiles » en deux parties. La première, avant le voyage avec Reynold, suit de près le vécu de l'auteur, et, même si elle introduit déjà des pauses « réflexives », elle demeure précise sur le plan référentiel — encore qu'il ne soit guère possible, par exemple, de localiser les actions racontées, les indications nécessaires à cet effet n'étant pas données. La seconde partie, celle qui relate la « sortie au front », tend quant à elle à s'éloigner de l'expérience personnelle, à la reconstruire quelque peu en la soumettant tantôt à la synthèse, tantôt au commentaire digressif. Le texte présente aussi, en conclusion, des pages (datées du 9 octobre et du milieu de ce même mois, mais écrites bien après ces dates) dont la fonction de clôture est patente : les dernières lignes, notamment, sonnent comme un écho au début et au regard porté sur les vignes au commencement d'août, les vendanges répondant au sulfatage[10]. Cette volonté de construction délibérée

---

[9] Gonzague de REYNOLD, *Mes Mémoires*, Genève : Éditions Générales, 1963, vol. III, p. 104 : « Veut-on connaître les détails de notre tournée, c'est à Ramuz qu'il faut les demander. [...] Nous savons par lui que nous étions partis ensemble de Fribourg le 22 septembre [...]. Le 3 octobre, départ pour Bâle. Puis de Bâle à Soleure. [...] Retour par Berne. Dislocation. »

[10] Au troisième paragraphe de la première entrée du « Journal », Ramuz évoque le sulfatage : « Partout on voyait, entre les ceps, des hommes aller et

dément elle aussi le caractère spontané du journal, en laissant apparaître non seulement le fait que Ramuz choisit soigneusement les éléments qu'il fait figurer dans son texte, mais encore le fait qu'il les agence de manière à produire un effet esthétique et thématique calculé, en contradiction avec l'écriture diaristique.

La nature et l'état des manuscrits dont nous avons connaissance ne consentent pas de retracer avec précision la genèse de ce texte à partir d'eux seuls. Ramuz lui-même a classé, dans une chemise portant l'indication « Journal de ces temps difficiles / oct. nov. 14 », un manuscrit de 99 feuillets, écrits au recto et au verso, présentant à certains endroits des variantes importantes par rapport au texte publié. Ce manuscrit — que nous appellerons manuscrit A — est numéroté de manière continue et daté à la dernière page « 2 oct. — 9 novembre 1914 »: la rédaction a donc été postérieure à la grande majorité des événements racontés. Il est conservé à Pully dans les archives de Ramuz, à la Muette, où l'on trouve également une partie du manuscrit définitif — que nous appellerons manuscrit B —, à savoir 40 feuillets qui correspondent aux quatre premières « tranches » publiées dans *La Semaine littéraire*. La suite du manuscrit B, dont chaque section est numérotée à partir de 1 et accompagnée d'indications typographiques, n'a pas été conservée en entier; la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne en possède cependant une partie, recouvrant le texte que *La Semaine littéraire* a fait paraître dans ses numéros du 28 novembre et du 12 décembre (ce dernier n'est pas complet).

---

venir, se baissant, se relevant, leurs grands chapeaux de jonc d'un vert faux se détachant drôlement sur le vert plus sombre des feuilles, leurs blouses elles aussi faussement vertes, perchés l'un au-dessus de l'autre, les plus haut perchés tout petits; et, les plus proches, on distinguait que leur bras droit montait et descendait par petits mouvements secs, qui sont les mouvements qu'on fait quand on sulfate. » (« Journal de ces temps difficiles », *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 263.) Le dernier paragraphe du texte sonne ainsi: « Je regarde, et tantôt je vois les gens qui vendangent, tantôt les trains qui circulent. [...] Et tous continuent de se presser aux portières du même côté, regardant et faisant des signes, tandis que, dans les vignes, les femmes se redressent en longues files au pied des ceps, les considèrent, — puis se mettent à rire, jolies à voir de loin dans le soleil, avec leurs mouchoirs rouges et leurs tabliers bleus. » (Ibid., p. 331.) Le thème de la culture de la vigne et de la vendange finale pourrait évidemment être interprété sur le plan métaphorique: comme la vigne a fini par porter son fruit, l'écrivain est parvenu à porter à maturité le texte commencé au moment du sulfatage...

Ramuz a donc commencé sa rédaction en ayant déjà clairement en vue la destination de son texte ; pour relater des événements antérieurs, il a peut-être puisé à des notes préparatoires que nous n'avons pas. En majorité inédit pour ce qui concerne cette période, son « vrai » journal confirme la chronologie esquissée ci-dessus, puisqu'il mentionne parmi les travaux d'octobre et de novembre 1914 la rédaction du « Journal » (sous-entendu : « Journal de ces temps difficiles »). Ce journal véritablement intime a aussi servi à Ramuz d'aide-mémoire, en particulier lors de la visite à Saint-Maurice, ainsi que le montrent ces deux notes, l'une partiellement programmatique, l'autre trouvant écho dans le « Journal de ces temps difficiles » :

> *28 [août 1914].* À Saint-Maurice. Faire des choses sur ce rocher plein de canons qu'on ne voit pas. Défilé des convoyeurs, les porteurs de mitrailleuses. Thé aux Bains. Alignement de ces 30 hommes déjà vieux, qui ne se tenaient plus debout et départ de tout ce monde comme la nuit tombait déjà, dans ce fond de vallée si exactement encadré de tous les côtés par les montagnes, dont le grand cône du Catogne, neigé dans le bout.
>
> *28 août [1914.]* C'était japonais. Le grand cône du Catogne neigé dans le bout, bleu plus bas, derrière soi ; — devant soi le coteau bas qui ferme la vallée au nord, en prolongement au pont, extraordinairement nuancé et tacheté, avec des murs percés de meurtrières[11].

Que Ramuz tienne, pendant les mois des « temps difficiles », un journal *stricto sensu*, voilà qui tend à infirmer la pertinence de

---

[11] On confrontera ces notes inédites du Journal de Ramuz, contenues dans un ensemble intitulé « Suite au journal / 14 février 1909 – 6 sept[embre 19]15 », avec le texte du manuscrit A que voici : « Le soir tombe déjà dans ce fond de vallée si exactement encadré de tout côté par la montagne. / Derrière nous le cône du Catogne neigé dans le bout, bleu plus bas, isolé des autres sommets, — l'immense cône du Catogne comme sur une image japonaise. » Le texte présente quelques variantes — données ci-après en italiques — dans le manuscrit B : «*La nuit* tombe déjà dans ce fond de vallée, si exactement encadré*e* de tout côté par la montagne. / Derrière nous, le cône du Catogne neigé dans le bout, bleu *sombre* plus bas, isolé des autres sommets, — l'immense cône *géométrique* du Catogne, comme sur une image japonaise. » Dans les *Œuvres complètes*, le deuxième paragraphe est conforme à la version du manuscrit B, mais la première phrase présente une variante (changement du verbe et suppression conséquente de la préposition): « La nuit *remplit* déjà ce fond de vallée [...] » (C. F. Ramuz, « Journal de ces temps difficiles », p. 290.) Les pages de la « Suite au journal » sur lesquelles ces notes figurent sont données ci-après en fac-similé.

l'appellation « journal » pour les pages rendues publiques en 1914-1915. La présence du titre « Journal de ces temps difficiles » sur le premier feuillet du manuscrit A déjà est un autre élément pouvant mettre en doute la nature et le classement générique de ce texte. Désigner d'avance, en les qualifiant de manière aussi chargée, les « temps » que le journal va couvrir, ce n'est pas absolument une preuve de postériorité de l'écriture, mais c'est en tout cas la marque d'une volonté démonstrative : on attend que le contenu du manuscrit vienne confirmer le jugement exprimé dès le titre. Juste avant leur départ aux frontières, du reste, Ramuz rend compte à Reynold de son accord avec Debarge en mentionnant sans équivoque ses intentions :

> Et je me suis entendu avec Debarge à qui j'enverrai une série d'articles sous le titre : « Journal de ces temps difficiles. » C'est élastique. J'y mettrai la ville, la campagne, le militaire, le civil — et ça pourra être long ou court, selon la « matière »[12].

Il y a donc, dans l'esprit de l'auteur, identité entre la « série d'articles » projetée et le « Journal ». On voit bien ici comment le recours à ce genre est motivé par le fait qu'il apparaît plus commode et extensible qu'un autre, parce que moins codifié et davantage sujet à la discontinuité, tout en garantissant à son auteur la qualité de témoin ; nous y reviendrons. On voit aussi comment, en se préfixant un titre et des arguments à traiter, Ramuz s'éloigne de l'attitude « normale » — ouverture et spontanéité — d'un diariste type...

Ayant promis de remettre à la revue genevoise un texte dont les contours, tout en étant dessinés, restent très vagues, l'écrivain empoignera ce projet dès son retour : « Je me suis mis à ce journal, il y a beaucoup plus de choses à dire que je ne pensais[13] », écrit-il à Reynold le 1er octobre, non sans faire des suggestions censées éviter des « chevauchements » entre leurs contributions respectives. Une semaine plus tard, il livre à son correspondant un premier descriptif :

> [M]on manuscrit [...] commencera à paraître samedi. Vous verrez que je suis dans un ton qui autorise toute liberté et qui permet toutes les digressions. Il y aura de temps en temps un sous-titre [...] mais ce ne seront que des « sujets » — ils ne seront pas « développés ». Je crois que vous, vous devriez développer, faisant des choses plus cursives, c'est-à-dire plus belles — et ne point tomber tristement (comme moi) dans le journal[14].

---

[12] À Gonzague de Reynold, 19 septembre 1914, *L*, p. 330.
[13] À Gonzague de Reynold, 1er octobre 1914, ibid.
[14] À Gonzague de Reynold, 8 octobre 1914, ibid., p. 331.

Cette lettre nous permet de voir comment Ramuz a vraisemblablement travaillé : d'un côté, il a rédigé (probablement à partir de notes prises sur le vif, et en commençant le 1er octobre) un manuscrit — le manuscrit A — dans lequel il a avancé de manière linéaire, en y intercalant aussi bien des dates — qui renvoient en principe au déroulement des événements racontés — que des « sujets » de réflexion, inspirés certes par les circonstances, mais non forcément liés à des quantièmes des mois d'août à octobre. Au fur et à mesure qu'il a mis au point des envois destinés à *La Semaine littéraire*, Ramuz a copié, en les modifiant parfois, des parties du manuscrit A. Le résultat de cette réécriture est le manuscrit B, divisé en plusieurs séquences achevées à des intervalles variables[15].

L'appréciation négative que Ramuz donne implicitement de son travail, en écrivant à Reynold qu'il est « tombé », lui, dans le journal, comme s'il s'agissait d'une déchéance, exige que l'on s'y arrête un instant. Il y a dans la formule, certes, un zeste de rhétorique et de *captatio benevolentiae ;* mais le ton dépréciatif a aussi une nuance sincère. Il faut se rappeler que, au début du XXe siècle, le « biographisme » n'a pas bonne presse, et que le journal est loin d'être une expression littéraire pleinement légitimée : Ramuz partage avec sa génération de fortes réticences face à ce qui est perçu soit comme l'étalage d'une matière brute et non élaborée, soit comme une forme de nombrilisme incompatible avec la maîtrise esthétique et la distance jugées indissociables de tout projet artistique digne de ce nom. Parue une quinzaine d'années après la guerre, la fameuse philippique de René de Weck contre le *Journal* d'Amiel[16] incarne encore, sur le mode paroxystique, cette résistance très répandue — résistance particulièrement tenace en Suisse romande, où les écrivains tiennent à se démarquer d'une lecture critique qui a fait florès, surtout en France, et selon laquelle la pratique diaristique s'explique par la propension à l'introspection typique de la culture protestante[17]. Écrire son journal,

---

[15] Nous donnons en annexe, à titre d'exemple, les versions du début de la « sortie » à Saint-Maurice, telle qu'elle se présente dans le manuscrit A, dans le manuscrit B et dans les *Œuvres complètes*.

[16] René de WECK, *Amiel ou la noix creuse*, Lausanne : Payot, « Les cahiers romands », 1931.

[17] Cette interprétation traverse nombre de textes critiques portant sur la littérature de Suisse romande ; intériorisée par les intéressés eux-mêmes, elle a donné lieu à des lectures et à des rapprochements dont l'un des derniers est *Le Complexe d'Amiel*, de Jean Vuilleumier (Lausanne : L'Âge d'Homme, 1985).

passe donc ; mais le publier, le donner à lire comme une œuvre à part entière, n'est-ce pas exhiber son impuissance créatrice ?[18] Le contexte de la guerre est certes différent, et le « reportage » projeté par Ramuz ne peut pas être perçu comme l'équivalent d'une œuvre poétique ou de fiction ; cependant, ainsi que le commentaire adressé à Reynold le révèle, l'écrivain oppose à la formule « sous-développée » du journal une expression plus aboutie à laquelle il ne parvient pas, et qui appartiendrait au domaine de l'essai, au sens large du terme. Ce dernier serait donc pensé en termes antinomiques par rapport au journal. Si le « journal de guerre » se donne comme une forme à distance critique minimale, voire nulle (à cause de sa temporalité et de la petitesse de l'écart entre le moment de la narration et le moment de l'histoire), comme une énumération d'événements non hiérarchisée, parce que soumise à leur enchaînement chronologique, l'« essai » (ou la véritable réflexion sur les « temps difficiles ») serait, lui, fondé sur une *vision* effective, et posséderait une visée interprétative capable de s'extraire du flux du temps ; il présenterait par ailleurs une certaine « beauté », comme ces « choses plus cursives » auxquelles Ramuz suppose que Reynold, lui, aboutira.

Comment dire la guerre ?

Si Ramuz semble taxer le « Journal de ces temps difficiles » de pis-aller, cela s'explique donc aussi bien par des éléments historiques et contextuels que par des considérations esthétiques et par une ambition intellectuelle quelque peu frustrée. Le vœu de l'écrivain, c'est de s'exprimer sur l'état de guerre, et de le faire de manière qui le satisfasse pleinement ; avec le « Journal », son but ne serait que partiellement atteint. La forme qu'il adopte n'est toutefois pas dénuée d'avantages — d'autant plus que, comme nous l'avons montré, il en use avec une liberté certaine.

Sous le dehors de descriptions, tableaux, notes ou carnets, toujours en prise sur l'actualité, le témoignage de guerre se prévaut d'une tradition au fil de laquelle il a acquis ses lettres de noblesse ;

---

[18] Rappelons à ce propos que la publication du *Journal* de Ramuz, supervisée par l'auteur, ne se fera qu'à la fin de sa vie, et après que des exemples célèbres, en particulier celui de Gide, auront fortement modifié le statut de ce type de texte. Par ailleurs, Ramuz acceptera de livrer au public un journal expurgé, dans lequel les doutes et les affres de ses années de jeunesse, par exemple, ne sont pas retenus.

en Suisse même, pendant les conflits du XIXe siècle, des écrivains l'ont pratiqué — songeons par exemple au « Journal d'un neutre » que, pendant la guerre de 1870, Eugène Rambert a fait paraître dans la *Bibliothèque universelle*. Dans *La Semaine littéraire*, du reste, en même temps que le « Journal » de Ramuz — qui figure au sommaire de la section « Questions nationales » et non dans celle intitulée « La guerre mondiale » —, d'autres contributions sont de cette veine : chacun à sa façon, Ernest Bovet, Noëlle Roger, Paul Seippel et bien d'autres veulent faire le point sur la situation du moment. Par rapport à d'autres formes, celle du journal a offert à Ramuz une souplesse dont il a su tirer parti : elle permet de jouer à la fois sur la continuité du propos et sur sa fragmentation ; elle autorise les ruptures de ton, les digressions, l'interruption dans le développement ; elle traduit en somme au plus près les fluctuations de conscience et le manque de recul et de repères qui caractérisent la situation de l'écrivain non mobilisé, tout en l'autorisant à exposer ses vues sans le forcer à argumenter. Le texte de Ramuz, nous l'avons vu, est le fruit d'une élaboration postérieure aux événements, mais il est si soucieux de *mimer* la position de narration propre aux diaristes qu'il parvient à convaincre le lecteur qu'il a affaire à un « vrai » journal. On peut affirmer que les effets produits résultent d'une stratégie consciente, d'une manipulation formelle qui, pour être innocente, ne procède pas moins par sélection et accentuation : comme dans bien de journaux connus, certes, mais en poursuivant ici des visées très différentes. L'impossibilité d'avoir un point de vue unique et ferme est donc moins une fatalité subie qu'une démonstration construite par Ramuz à travers ses choix, ses modifications, sa manière d'agencer son récit. Par le biais de son « Journal », l'écrivain expose ainsi bel et bien sa vision personnelle, au sein du champ des diverses prises de parole effectuées au même moment. Alors même que, en embrassant le journal, il assume la posture du scripteur qui, submergé par les événements, ne disposerait ni de la distance ni des moyens nécessaires pour les « maîtriser », il donne à lire son avis sur la guerre, comme l'a bien relevé Gérald Froidevaux :

> Ramuz est certes surpris par la violence et l'ampleur du conflit. Mais la guerre en tant que telle ne saurait l'étonner, puisqu'il voit en elle une gigantesque crise où fermentent les forces de la vie, forces qui permettent à l'homme d'avancer, de se transformer et d'échapper à la mort par le renouvellement permanent.

> La guerre apparaît comme le meilleur remède à la prostration dont tout le monde souffrait ; elle demande à l'homme de mobiliser tout son courage et tous ses moyens. La guerre est l'école de l'enthousiasme et de la solidarité ; elle ouvre avec fracas les portes de l'ère nouvelle où s'épanouiront l'héroïsme et la beauté[19].

Il y aurait beaucoup à dire sur la couleur barrésienne de la position dessinée ici par le critique, qui s'appuie à la fois sur les articles de Ramuz et sur son « Journal »; mais une telle contextualisation déborde le cadre de cette lecture. Bornons-nous à dire que Ramuz rejette la lecture en termes d'« idées », basée sur une approche abstraite, et qu'il aimerait remplacer par une restitution fondée sur l'expérience directe et les sens — ce que le « Journal » lui permet de faire, après s'être frotté à la vie des soldats de Saint-Maurice ou du Jura.

Dans une perspective plus interne à l'œuvre de Ramuz, il importe également de s'interroger sur le choix du journal en le mettant en relation avec les autres formes d'écriture pratiquées par notre auteur. Au moment où la guerre éclate, Ramuz cherche de toute évidence une manière de la dire. Alors titulaire dans la *Gazette de Lausanne* d'une chronique baptisée « À propos de tout », il va commencer par inscrire sa réflexion sur le conflit mondial dans l'espace du journal. Entre le début du mois d'août et début décembre, pour nous en tenir à la période au cours de laquelle le « Journal de ces temps difficiles » s'élabore, Ramuz écrit et publie six « À propos de tout »[20], mais aussi deux articles qui, s'ils ne sont pas insérés dans la rubrique, appartiennent au même registre[21]. Parmi les manuscrits conservés à la Muette, on trouve encore un projet d'article qui n'a pas abouti, intitulé d'abord «Ère

---

[19] Gérald FROIDEVAUX, « Présentation », C. F. RAMUZ, *À propos de tout*, Genève : Slatkine, 1986, p. 10. Les textes auxquels je fais allusion plus loin ont été réunis dans ce volume, qui reprend les articles publiés par Ramuz sous ce titre, à l'exception des critiques littéraires et des critiques d'art, et qui leur en ajoute quelques autres, proches par leur thématique. Les « À propos de tout » de Ramuz ont paru entre le 30 avril 1913 et le 1er août 1918. Pour plus de détails, voir les « Notes bibliographiques » du volume mentionné au début de cette note, p. 327.

[20] Il s'agit de : « Tourmente », paru le 2 août ; « Plastique et tactique », paru le 13 septembre ; « La guerre chevaleresque », paru le 4 octobre ; « La jeune génération », paru le 18 octobre ; « Le droit à la destruction », paru le 22 novembre ; « La nécessité de mentir », paru le 6 décembre.

[21] Ces articles s'intitulent « État de guerre » (paru le 30 août) et « Les temps héroïques » (paru le 8 novembre).

nouvelle », puis « Toujours la même chose », daté du 9 août. Pour la plupart de ces textes, il existe au moins deux versions manuscrites ; pour « La jeune génération » et « Les temps héroïques », l'écrivain a aussi dressé un plan. Le premier manuscrit de « La jeune génération » — beaucoup plus étendu que le manuscrit définitif — date du 22 août ; le 12 octobre, Ramuz fait un plan portant le même titre, et rédige un nouveau texte le lendemain. Plans, réécriture, reprises, autant de démarches qui révèlent comment Ramuz s'efforce de capter la matière à appréhender, et qui traduisent sa « marche d'approche » vers les circonstances à saisir. La lecture en parallèle des « À propos de tout » et du « Journal de ces temps difficiles » dévoile des proximités entre les deux ensembles. Les passages qui, dans le « Journal », sont introduits par un titre (« Les prodiges », « Interrogations sur le moment présent », « Silence du soldat »...) s'apparentent génériquement aux articles parus dans la *Gazette :* loin de s'inscrire dans la chronologie personnelle de l'expérience ramuzienne de la guerre, soit ils ont l'allure de « tableaux », soit ils enclenchent une méditation aboutissant à des « enseignements » de portée générale, avancés non par un « je » mais par un « on » ou un « nous », voire se déduisant d'un discours où le narrateur est très en retrait. Thématiquement, le « À propos de tout » intitulé « Tourmente » et « Les prodiges » inséré dans le « Journal » sont également très proches. Ce ne sont là que les similitudes les plus évidentes dans la production ramuzienne de ces quelques mois : parfois à l'étroit dans la chronique, dont la longueur est limitée, Ramuz semble rebondir dans le « Journal », qu'il peut aménager comme il l'entend.

À ces rédactions en prose destinées à des périodiques, on peut encore ajouter, à cette époque, l'écriture des *Chansons*, par lesquelles Ramuz revient, après plusieurs années, à l'expression en vers — pour dire la guerre, justement[22]: car ces poèmes, de la « Chanson des Vaudois » à « Pour marcher au pas », de « Chanson

---

[22] Ramuz a écrit une première chanson, « Chanson de Guerre », en mai 1913 : il la prête aux soldats qu'il met en scène dans le roman historique qu'il est en train de composer, qui deviendra *La Guerre dans le Haut-Pays*. Cette tentative rencontre les vœux du compositeur Ernest Ansermet, qui souhaiterait collaborer avec Ramuz dans un projet commun autour de chansons que l'écrivain rédigerait et qu'Ansermet mettrait en musique (voir la lettre d'Ansermet du 26 mai 1913 dans *RAT*, V, p. 142-143). Ce projet prendra effectivement forme plus tard, avec les *Chansons* dont nous retraçons ici les circonstances de composition : l'éclatement de la guerre va en quelque sorte réactiver l'idée lancée par Ansermet, et permettre de la réaliser.

de route » aux « Filles qui restent », tentent eux aussi de cerner la réalité collective du conflit, en passant par le chant de circonstance ou par l'évocation de scènes qu'on pourrait dire « de genre ». En septembre, juste avant de partir au front avec Reynold et dans un laps de temps très court, comme le montre la datation des manuscrits[23], Ramuz rédige une première version d'une quinzaine de chansons ; il reprendra l'ensemble — et l'enrichira d'une dizaine de textes — le 5 octobre, au moment où il vient d'envoyer une première « tranche » de « Journal » à Debarge. Ce seront finalement treize chansons qui paraîtront dans le volume éponyme, constituant le huitième *Cahier vaudois*, fin octobre 1914[24]. Outre le fait que, là aussi, il s'agit de dire la guerre, mais en essayant une autre voie formelle, on voit que — comme pour les articles ou le « Journal » —, Ramuz rédige rapidement, sur le vif, et que le temps de l'écriture et celui de la publication sont très rapprochés. Une sorte d'urgence sous-tend ces divers éclairages de la guerre — éclairages qu'il s'agit aussi de livrer au public pour ce qu'ils sont, à savoir des témoignages circonstanciels, liés à des modalités particulières de perception et de compréhension des événements.

À la recherche d'une forme réflexive ?

Tout se passe comme si Ramuz, au contact avec la guerre, se sentait dans l'obligation de s'exprimer sur le sujet — et comme si, d'autre part, cette obligation le contraignait à rechercher une expression susceptible à la fois d'être en adéquation avec le sujet traité, et de respecter son souci de subjectivité de la vision. Au même titre que les *Chansons* et les « À propos de tout » — mieux : *en interrelation* avec eux, constituant avec eux un *work in progress* —, le « Journal de ces temps difficiles » apparaît ainsi comme un laboratoire formel. Ce que Ramuz semble souhaiter, c'est de parvenir à écrire sur l'actualité, sur des objets référentiels, pour les commenter : il s'aventure par là sur le terrain de l'essai. Mais le creuset qu'est le « Journal » est destiné à lui permettre de « découper » ce terrain selon ses vœux, c'est-à-dire en

---

[23] Ce premier travail se fait entre le 13 et le 21 septembre.

[24] La date d'octobre est donnée par Théophile BRINGOLF et Jacques VERDAN dans la *Bibliographie de l'œuvre de C. F. Ramuz*, Neuchâtel : La Baconnière, 1975. Le cahier en question n'a pas d'achevé d'imprimer, mais il est selon toute vraisemblance sorti de presse à fin octobre, puisque Gustave Lanson, à Paris, en accuse réception le 5 novembre déjà (voir sa lettre dans *RAT*, V, p. 230).

lui garantissant des vues et un style résolument personnels. L'écrivain veut dans ces pages concilier son désir d'essayiste (exprimé à plus petite échelle dans les « À propos de tout ») avec une volonté manifeste de parler à la première personne, de produire une vision singulière et subjective, s'avouant comme telle[25]. L'adoption (à bien des égards fictive, ou tout au moins détournée, nous l'avons vu) de l'écriture diaristique s'inscrit donc en amont d'une approche qu'on pourrait faire coïncider avec celle d'une forme d'essai en *je* — l'essai d'artiste[26]. Une formule que Ramuz n'ose pas encore dans *Raison d'être*, mais qui se forge timidement dans « Adieu à beaucoup de personnages », puis se renforce dans le faisceau de textes de la fin de l'été et de l'automne 1914, sous le coup des événements. Au sujet des chroniques de la fin de la guerre, Gérald Froidevaux dit que « Ramuz inaugure [...] le ton propre à des essais tels que *Besoin de grandeur*[27] ». En fait, il apparaît bien que la quête, non seulement du ton, mais de la posture d'écriture typique de l'essai ramuzien trouve son premier terme nettement avant *Besoin de grandeur,* dès 1917, avec *Le Grand Printemps*. Significativement — et comme en clin d'œil au « Journal » et au nombrilisme qu'il fait soupçonner —, l'*incipit* de ce texte suscité par les événements de Russie peut se lire autant comme un manifeste que comme une justification *a posteriori* du chemin parcouru pendant les premiers mois de guerre :

> Osera-t-on, une fois de plus, parler de soi ? Mais comment parler de rien, aujourd'hui, sans parler de soi ? Trop de formules pas vécues s'entre-heurtent à cette heure avec un grand bruit dans le vide pour qu'on ne tienne pas surtout à ce qui est de contact immédiat, ce qui peut se voir, se toucher, se sentir [...]. Ce ne sera pas méconnaître la valeur des idées, ce sera même leur rendre hommage [...]. Mais il s'agit [...] de savoir par quel chemin il convient d'y atteindre [...][28].

Daniel MAGGETTI

---

[25] Cette aspiration n'est pas sans faire penser à celle qui animera plus tard Denis de Rougemont, lorsqu'il revendiquera le caractère « non intime » des journaux qu'il publiera.

[26] À remarquer que par la suite, pour exprimer son point de vue, Ramuz aura également recours à une autre forme « personnelle », à savoir la lettre, qu'il utilise pour s'expliquer — et expliquer sa démarche esthétique — en s'adressant à ses éditeurs, Bernard Grasset et Henry-Louis Mermod.

[27] G. Froidevaux, « Présentation », p. 14.

[28] C. F. Ramuz, *Le Grand Printemps*, p. 11.